

# HOMMAGE

## Le médecin général LAPEYSSONNIE "L'homme des grandes endémies"

J. Dutertre

MCSH honoraire

Journée en hommage au MG LAPEYSSONNIE, Le Pharo, Marseille, 20 mars 2002

Notre ami LAPEYSSONNIE nous a quittés il y a un an. Sa riche personnalité sera traitée par d'autres, qui parleront du savant, ou du romancier. Il fut d'abord un jeune et intrépide médecin de secteur, et c'est lui qu'il faut évoquer. Vous connaissez l'histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours... Combien reste-t-il de personnes qui ont connu JAMOT? Bien peu, et LAPEYSSONNIE ne connaissait déjà plus que ceux qui l'ont connu; il a été pourtant un ardent apôtre de ce qu'il appelait la *Jamotique*. Quand il ne pouvait plus conduire sa voiture, sa plus jeune fille le véhiculait encore à travers la France pour y semer la bonne parole. Et ce, je le sais, jusqu'à son dernier souffle, quand notre abondant courrier électronique venant à tarir, il en revint au téléphone, une pile soutenant son cœur, un renfort en oxygène soutenant sa respiration, il jubilait encore de ce qu'il pouvait penser et communiquer, sur le vieux sommeil ou la nouvelle vache folle. Il était endémiste dans le sang. La puissante stature de celui qui était devenu, au fil du temps, notre *karamoko*, occulte ainsi celui dont nous allons parler maintenant quelques minutes: le jeune et enthousiaste médecin lieutenant, qui débarque à Batié, son premier secteur.

Beaucoup connaissent l'anecdote: je ne puis pour autant faire l'impasse de ce qui fut à l'origine d'une carrière exemplaire dans la lutte contre les endémies, la recherche d'un fusil de chasse. LAPEYSSONNIE avait déjà cantine de fer, casque colonial, ceinture de flanelle et moustiquaire réglementaires, lampe à pétrole et lit Picot, il lui manquait un fusil. Un camarade lui donne l'adresse d'un certain MURAZ, grand chasseur et récent retraité, qui pouvait disposer du désirable outil. Notre LAPEYSSONNIE s'y rend, coup de sonnette timide "aller voir un général chez lui, à cette époque, exigeait au moins autant de courage qu'à un astronaute pour marcher sur la lune" et rencontre MURAZ. Lequel, tout heureux de cette visite inopinée d'un disciple, lui vante le Service des grandes endémies qu'il avait créé à Bobo-Dioulasso, en 1939, et rédige sur le champ deux lettres de recommandation - de tels organismes ont besoin d'hommes de valeur comme vous -, l'une pour le directeur du service de santé de l'AOF, l'autre pour son successeur à Bobo. LAPEYSSONNIE, reconduit, se retrouve - sans fusil - "dans la lumière d'une soirée d'été, épidémiologiste sans l'avoir voulu, et même sans savoir ce que ce mot voulait dire".

C'est l'été 42. Le bateau de Dakar, le train de Bamako, la piste en camion vers Bobo-Dioulasso, un stage prolongé, et ce n'est

que vers mars 43 que LAPEYSSONNIE parvient à Batié, (pour ceux qui ne savent pas, au sud de Gaoua, le pays Lobi, dans le sud-ouest du Burkina-Faso). Il y rencontre CASTEIGT, son prédécesseur, en partance pour les Armées en Afrique du nord, qui l'initie tout de même encore quelques mois à son nouveau métier.

LAPEYSSONNIE nous raconte une merveilleuse partie de chasse avec CASTEIGT, décrit la longue piste aventureuse (je vous déconseille, si vous ne connaissez pas la région, de suivre ses indications géographiques. C'est que, voyez-vous, la chasse, c'est comme les coins à champignons: "ça ne se dit pas"). Il vit alors, au bord d'une falaise, au-dessus d'un marigot, face à la savane immense, son premier choc - et définitif - avec ce continent prodigieux qu'est l'Afrique. C'est une passion. On verra bien d'autres contrées, on vivra d'autres aventures, celle-là marque son homme, pour la vie. "Nous marchons devant, CASTEIGT, OUMO et moi, avec deux porte-fusils; la troupe suit nos brisées, à quelques centaines de mètres. Peu de gibier; j'ai du mal à assurer le ravitaillement en viande de la colonne, tâche qui m'est dévolue. Quelques phacochères m'entraînent parfois assez loin des autres; solitude accrue que je goûte et qui me laisse chaque fois un peu d'angoisse; et si je ne retrouvais pas la piste laissée par la colonne? Joie secrète de découvrir les foulées fraîches, de rejoindre CASTEIGT qui continue à avancer de son pas élastique. Le soir je suis crevé, je tombe de sommeil et je n'ai guère envie d'écrire; face au ciel, enroulé dans ma couverture, je m'endors instantanément, pendant que les porteurs bavardent à voix basse autour des feux qu'ils entretiennent pour éloigner les fauves". Notez bien: quand LAPEYSSONNIE dit que, ce soir-là, il n'écrivait pas, c'est parce qu'il écrivait tous les jours, et quand, plus tard, il rédige ses mémoires, ce n'est pas, comme tant d'autres, lorsqu'il a tout oublié: ses notes sont en ordre.

Lisons: "Le secteur XI de prophylaxie était celui des Lobis, peuplade sauvage et rude vivant à l'état de nudité totale, merveilleux chasseurs, paysans à la limite de la disette par manque d'enthousiasme agricole, assez fortement infestés de trypanosomiase et qui compliquaient la tâche du chef de secteur [...] par l'obstination invincible qu'ils mettaient à habiter des cases individuelles éparpillées sur des milliers de kilomètres carrés de brousse. Chez eux la notion de village était une idée non seulement inconnue, mais incongrue, car cette tribu guerrière et querelleuse considérait comme d'élémentaire

sécurité que la distance entre chaque habitation fût d'au moins trois fois la portée d'une flèche - et on faisait bonne mesure. Autrement dit, la première qualité du chef de secteur et de ses acolytes était d'avoir de bonnes jambes". Il mène la vie que nous avons connue. Il en rappelle les principes: "... tels que JAMOT les avait énoncés vingt ans plus tôt [...]: aller au-devant des malades sans attendre qu'ils viennent à vous, examiner au moins une fois par an, de préférence deux fois, tout homme, toute femme, tout enfant vivant dans la zone de danger, dépister chez eux [...] le trypanosome responsable [...], enfin, grâce à un traitement actif, guérir rapidement chaque malade" et l'application "L'équipe de prospection, composée d'une quinzaine d'infirmiers jeunes et actifs et d'un chef d'équipe, pourvue de microscopes et des instruments nécessaires au dépistage et au traitement des trypanosomés, se déplaçait sans cesse toute l'année, à l'exception des deux ou trois mois de grosses pluies, parcourant toute la brousse suivant un plan de campagne préétabli, examinant sous une paillote rustique les quelques dizaines de villageois rassemblés au lieu dit: travail de fourmi. Naturellement les déplacements ne se faisaient - et ne pouvaient se faire - qu'à pied, le long de sentiers de brousse. Pas de chevaux à cause de la trypanosomiase des animaux [...], peu de vélos, car les pneus avaient disparu du fait des restrictions liées à la guerre". Après quelques mois, LAPEYSSONNIE rejoint le secteur de Tiogo et une maison qui le marque au point qu'il ne l'oubliera jamais. "Il est des noms d'hommes, d'animaux et d'endroits qui portent en eux un destin accompli, un message, une magie: tel était le cas de Tiogo qui allait devenir pour trois ans le centre de ma vie, l'utérus protecteur [...] Tiogo 'le remède dans la brousse' ". C'est là qu'après des années de séparation sa famille le rejoint, mais pour peu de temps, car il lui fallait désormais un poste double, il est affecté à Sansanné-Mango, dont il fera plus tard le "Jardin des Mangues", pour y être, comme lieutenant, l'ad-joint trypano de son épouse, recrutée, elle, comme capitaine et médecin chef de l'hôpital. L'administration aime pratiquer ce genre de farce à ceux qui la servent. Bien sûr, tout se passe bien, il rentre en France en novembre 1947, après un séjour ininterrompu de presque six ans en Afrique. C'était la guerre, je sais, mais elle était tout de même finie depuis deux ans... bref. Passons. Sa carrière de chef de secteur était terminée. Je n'ai pas à parler de sa carrière scientifique, signalons juste au passage quelques mois consacrés au Grand Cours de Pasteur, puis à l'assistantat, et il rejoint le médecin-général LE ROUZIC à Bobo-Dioulasso, le centre du dispositif créé autrefois par MURAZ, le cœur du service de la trypano. Après quelques mois de bonheur, à la fois familial et professionnel, LAPEYSSONNIE voit partir LE ROUZIC et s'installer à sa place un chef qu'il considère indigne, JONCHÈRES, et un chimiste suisse allemand qu'il déteste au premier regard, FRIEDHEIM. Nous savons que JONCHÈRES a laissé d'admirables "instructions techniques" représentatives de très longues et très soigneuses expérimentations; en témoignent les protocoles "22" ou "56bis" et tant d'autres que nous avons mis en œuvre; FRIEDHEIM a donné l'irremplaçable Arsobal, mais nous touchons là les limites d'un caractère fort, comme celui de LAPEYSSONNIE: il vous adopte, il vous rejette, c'est avec la même passion définitive. Toujours est-il que, fidèle à ses convictions, il s'éloigne. "Maintenant que, grâce à la vie, j'ai 'connu manière', comme disent mes frères de la brousse pour signifier qu'ils ne sont plus des innocents, je n'agirais plus comme je me suis cru obligé de le faire. Au lieu de m'obstiner dans un combat frontal, puis, à la fin, de partir écœuré et d'abandonner inachevé un travail qui avait dévoré une partie de ma jeunesse [...], j'aurais dû employer la méthode du

buffle blessé: abandonner en apparence [...] puis, à l'instant choisi, foncer sur les poursuivants [...]". Il n'empêche. Il devient médecin chef du cercle de Ouidah, au Dahomey, et pour les endémies, c'est fini. Puis "cet homme, fatigué d'un long mais heureux séjour, monta un beau matin dans le DC6 de Lomé et s'envola avec sa femme et ses enfants pour regagner la France. Il ne savait pas qu'il ne vivrait plus jamais en Afrique, et que, lorsqu'il y reviendrait plus tard, en pérégrin fugace, il ne retrouverait, ni la Mère Afrique, ni la brûlure de ses jeunes années". Des années passent, en Indochine, puis en Inde. Il connaît ainsi Ceylan. Plus tard, j'aurai l'occasion de lui adresser "Le Poisson scorpion dont le style et les paysages indiens m'enchantent. Il s'émerveille à cette lecture, bondit dans sa voiture, joint Genève, il cherche et trouve l'auteur, Nicolas BOUVIER, et partage avec lui, quelques jours, le souvenir passionné de la mousson. Je raconte ce détail, parce que cette démarche, c'est du LAPEYSSONNIE pur sucre. Je pourrais raconter aussi, je n'en ferai rien, son retour de l'Inde vers Paris: en voiture, par Islamabad, la passe de Khyber, Kaboul, Téhéran, la Caspienne, l'Anatolie, le mont Ararat, Ankara, Istamboul, Venise... Il aboutit donc au Pharo. Il y monte un laboratoire pour l'étude du trypanosome. Une épidémie de méningite survient alors au Niger, le ministre l'y expédie. Il y tente la cure par injection unique de sulfamide retard et c'est un succès, pendant trois mois, qui intéresse des milliers de malades. Retour, donc, de l'homme des grandes endémies... C'est alors qu'un organisme sanitaire international le remarque et obtient son détachement. Il est chargé d'étudier, en pratique et en théorie, l'épidémie de méningite en Afrique, d'en découvrir le déterminisme et de proposer les moyens de lutte. Ces quatre années sont, pour lui, passionnantes, non pas seulement parce qu'il y retrouve, ne serait-ce qu'en "pérégrin fugace", comme il le dit, son Afrique, mais parce que son vieux métier d'épidémiologiste le reprend entièrement. La désormais célèbre "ceinture de la méningite" date de cette aventure. LAPEYSSONNIE semble parfaitement heureux de travailler pour un organisme où seule compte, pense-t-il, la compétence. Ses chefs y sont l'un, un médecin général de l'armée des Indes, l'autre, le parasitologiste, un universitaire persan, KAUL et ANSARI. "C'était alors une organisation active et peu peuplée, proche encore de la technique [...] l'enthousiasme et les illusions des premières années n'avaient pas encore disparu. [Cet organisme], qui n'était pas encore devenu un ramassis de diplomates tremblotants et de brasseurs de vent, était tonique et efficace". Dont acte. Il voyage beaucoup en avion, puis obtient l'affectation personnelle d'une voiture. "C'était tout de même une petite révolution, car [dit-il] le voyage normal de l'expert [...] se fait en avion, classe touriste, une semaine du lundi au vendredi, pour sauver l'humanité". Il a cependant sa Land Rover et reprend la longue route. C'est à cette occasion qu'il passe, un jour de 1962, à Fada N'Gourma, dans mon secteur. Je n'ai su de lui, d'abord, qu'un précieux livre cartonné jaune, "Hygiène et santé publique sous les tropiques"; puis, pour remplacer avantageusement l'horrible cuisine de ZIEHL, un grand flacon de colorant à froid, du Lapeyssonnieque nous fabriquions au litre, pour caractériser le bacille de Hansen. L'homme était là, devant moi. J'étais entouré, en plein soleil, de deux files de garçons et de filles des écoles, tous porteurs d'un tube à essai rempli de leur urine, que nous centrifugions joyeusement pour y chercher les œufs de bilharzies. Est-ce à cause de cette activité tout à la fois médicale, scientifique et champêtre, nous avons immédiatement sympathisé, ce fut le début de notre amitié, il y a donc quarante ans tout juste de cela. Cette même année, le docteur WADDY, un anglais d'origine australienne, qui nous aimait bien, décrit notre "service

des grandes endémies” et sa structure militaire comme “*a battalion of eccentrics*”. Nul n’a su mieux dire. WADDY précise que “*it embraces all kinds, from the tough eager young man in the bush, to the university professor*” et LAPEYSSONNIE fut bien ce médecin de brousse énergique et actif.

Revenons à son activité au service de la méningite, toujours en 62 : “*Les quatre années qui suivirent furent les plus belles de ma vie professionnelle et les seules que je voudrais revivre sans restriction. À la profonde satisfaction de me livrer à un travail dont je découvrais chaque jour les facettes cachées, dont je maîtrisais mieux les techniques et surtout qui faisait naître en moi une foule de réflexions, d’hypothèses, de thèmes de recherche qui me tenaient parfois éveillé toute la nuit tant j’étais exalté, s’ajoutait un sentiment grisant de liberté et de responsabilité*”. C’est qu’après le sulfamide retard, il songe au vaccin. Il essaie de pousser les organismes de recherche en ce sens, mais sans être compris, ni du côté de l’Institut Pasteur, ni de la part de ses nouveaux employeurs. “*A mes deux amis qui unissaient l’intelligence de l’universitaire à l’efficacité du militaire avaient succédé, par le jeu des retraites, deux moldovaques dont l’esprit fumeux et l’ignorance abyssale des problèmes africains allaient, dans le cours des années suivantes, réduire l’activité de la division des maladies transmissibles à un frémissement si ténu qu’on la prit longtemps pour morte*” (et rassurez-vous, je ne cite que les passages les plus politiquement corrects). LAPEYSSONNIE poursuit cependant son idée. Un vaccin est élaboré. Nous sommes en 1973. Une épidémie frappe le Soudan. Depuis son poste de représentant à Alexandrie, il se rend sur place, prend contact avec le ministre de la santé du Soudan, lui annonce la disponibilité d’une préparation vaccinale, issue de dix ans de travail des laboratoires, merci GOTSCHLICH, merci MÉRIEUX, et les essais commencent à Khartoum, où sévissait une effroyable épidémie. “*J’eus, au moment où les résultats furent acquis, ma première émotion et ma première joie : toutes ces années d’efforts, ces tentatives pour convaincre, ces protocoles d’études à établir, ces équipes à constituer, et, toutes proches, ces journées d’écrasant labeur ces nuits de brousse où le sommeil ne venait pas dans le bourdonnement des groupes électrogènes qui alimentaient les congélateurs où survivait le fragile vaccin, trouvaient enfin leur aboutissement. Nous avions l’arme qui allait changer le sens et le sort de notre lutte contre la terrible maladie*”.

L’année suivante, quatre cents cas de méningite apparaissent chaque jour à Sao Paulo. Le pays flambe. LAPEYSSONNIE est appelé au Brésil. Charles MÉRIEUX le précipite, dès son arrivée, devant les spots de la télévision, en présence du docteur MACHADO, ministre de la santé, en pleine réunion de crise. LAPEYSSONNIE aurait pu rester prudent. Mais c’est l’homme des grandes endémies qui parle. Il expose son expérience de quelques petits villages du Soudan. Il reconnaît que, dans l’immensité du Brésil, les mécanismes épidémiques peuvent n’être pas les mêmes. Toutefois, il n’existe rien d’autre à proposer... Deux hommes se révèlent à la hauteur de la situation : MACHADO décide de vacciner cent vingt millions de personnes, MÉRIEUX s’engage à préparer cette quantité pharamineuse de vaccin dans les quatre mois, l’usine restant à construire. Parole tenue. On a vacciné la capitale, onze millions de personnes en quatre jours, et tout le pays derrière, Amazonie comprise. L’esprit des grandes endémies, la volonté politique, la capacité scientifique et industrielle, tout cela converge. Mais cette aventure mérite une vision détaillée, vous l’aurez plus tard.

Suite et fin.

L’Homme des grandes endémies est à la retraite, au Moulin de Kerveno. Ce qu’il n’avait pu faire pour la maladie du sommeil, il l’a accompli, ô combien, pour la méningite. Mais sa retraite est obombrée par un regret. Il sait que les “équipes mobiles” sont abandonnées partout. Il sait que la grande faucheuse reprend sa destructrice activité, depuis que la lutte a cessé. Nous avons connu cette période désespérante, où des experts, incompetents, paresseux et dogmatiques, véhiculés, mais en ville toujours, sous pavillon diplomatique, pesaient auprès des ministres de la santé pour imposer l’idée que la maladie du sommeil étant une maladie comme une autre, il la fallait traiter comme les autres, à partir des “services de santé de base” qui devaient assurer “*la santé pour tous en l’an deux mille*”. Ce que sont des services de santé de base, je ne saurais le dire : je n’en ai jamais vu que sur le papier, je ne puis donc les critiquer. Mais le résultat net est que les équipes mobiles ont disparu. LAPEYSSONNIE, depuis son moulin, enrageait. Il tentait de porter la bonne parole, de prôner la mobilité, les solides, efficaces, vieilles méthodes de JAMOT, celles des “*tough, eager young men*” à la WADDY. Jusqu’au bout, jusqu’en la vieillesse, qui semblait ne pouvoir jamais l’abattre, véhiculé par Cécile quand il ne pouvait plus conduire, il a tenté de lutter. Un jour, un de ses terribles “coups de gueule” ayant alerté la presse, il a pu s’exprimer sur une page entière du journal *Le Monde*, ce qui, reconnaissons-le, est un exploit. Rien n’y fit. Une association “*docteur Pissono*” est née, puis a disparu silencieusement. La santé pour tous en l’an deux mille : la vérité, c’est que la maladie du sommeil recommence à tuer. Combien de personnes, je ne le dirai pas, puisque, nul ne se rendant vraiment dans tous les territoires où elle flambe, on ne dispose que de quelques exemples et d’immenses multiplications. Et puis, d’autres, aujourd’hui même, en parleront.

LAPEYSSONNIE a disparu l’an dernier. Trop tôt. Mais comme il le disait lui-même, comme ses enfants le rappellent : “*On n’a qu’un père, il ne meurt qu’une fois, ce n’est jamais le moment et c’est toujours trop tôt*” S’il avait vécu jusqu’à aujourd’hui, il aurait appris que l’archange Gabriel - je le suppose - s’étant manifesté à Genève, il y a maintenant des experts efficaces qui ont inventé une idée extraordinaire : les équipes mobiles. J’ai appris qu’on pouvait s’inscrire, pour cinq mille dollars seulement, à un cours de trois semaines sur la lutte contre la maladie du sommeil. J’ai lu qu’avec un crédit de deux cents millions de dollars par an, pendant cinq ans, soit un milliard de dollars, on pouvait en venir à bout. Il faut le reconnaître en effet : autres temps, autres méthodes. J’approuve totalement. Mais notre homme des grandes endémies aurait sûrement pensé, avec un rien de nostalgie, aux moyens cités par BEBEY EYIDI dans sa thèse, quand JAMOT se mit au travail en 1917 : “*JAMOT recrute deux caporaux européens et sept auxiliaires congolais, ces derniers sachant à peine lire et écrire. Tout ce personnel est dépourvu de toute notion médicale et il faut tout d’abord l’instruire. Après quelques mois de formation, il est en mesure d’entrer en campagne. Le matériel se compose de deux microscopes en mauvais état, et d’un troisième microscope appartenant en propre au médecin, de six seringues, et de deux centrifugeurs à main*”.

Je ne souhaite à personne d’avoir à en faire autant, que l’on se rassure, ce n’est pas ce que je veux dire. Je voulais, pour en terminer, faire comprendre ce que cela pouvait être, cet esprit des grandes endémies - un esprit qui porte, envers et contre tout - pour celui qui en fut un des plus remarquables représentants. Il nous manque.